

Avant-propos

Pendant sept ans, j'ai eu le privilège d'accompagner la genèse de ce livre, sans jamais pouvoir percer le mystère de son contenu. Tout au long de cette période, aucun indice ne filtra. Puis, par une radieuse journée de juin, l'auteure m'annonça que l'œuvre était achevée et me proposa d'être le premier à la lire, si cela m'intéressait.

Je découvris bientôt que cet honneur s'accompagnait de subtils défis. L'entrée en matière ne bénéficiait d'aucun résumé en quatrième de couverture, aucun repère n'était semé le long du chemin, qu'il soit direct ou sinueux. Et l'auteure elle-même, dans un mutisme complice, gardait son secret avec une rigueur de fer.

Heureusement, les personnages principaux de l'histoire m'étaient déjà familiers sous forme d'images, car ils faisaient, en quelque sorte, partie de la famille dans notre maison. Il y avait Selva, éclatante comme une flamme rougeoyante, les trois frères aux enchaînements singuliers, Marie, qui se pare de fragments de mosaïque, et Amael, changeant perpétuellement de forme à partir de son essence d'ambre. Avec eux, j'avais partagé, sans toujours en prendre pleinement conscience, mes pensées du matin et mes méditations du soir, dans un échange plus ou moins profond.

Mais au fil des pages, ces figures prenaient un nouvel essor. Les images ne se contentaient plus d'exister : elles se mettaient en mouvement, elles parlaient entre elles et les unes des autres. Leurs identités figuratives et narratives s'entrelaçaient, créant une personnalité nouvelle où la littérature imaginative entrait en résonance avec des toiles inspirantes.

À mesure que j'avancais dans ma lecture, je me laissais captiver par l'audace croissante des protagonistes, lancés dans des voyages fascinants vers la cité engloutie, où ils exploraient l'écriture de la gratitude. Les deux fils narratifs du livre, distincts aussi bien sur le plan visuel que stylistique, se tissent progressivement pour aboutir à une vision d'ensemble empreinte d'espoir, de confiance et d'une humble sagesse. C'est cette partie du roman que je relis avec un plaisir particulier, un mélange de légèreté et d'émotion sincère.

Ce qui m'a surtout frappé, ce sont les mosaïques. Par cet élément, utilisé comme un code reliant les deux niveaux du récit, l'auteure et peintre parvient à unir ces dimensions avec un humour délicat et un jeu subtil. La vie, ai-je compris après la lecture de *Dans la mosaïque s'abîmer*, n'est pas un puzzle qui se complète inexorablement avec le temps, mais une mosaïque dont les fragments se réassemblent sans cesse, révélant de nouvelles perspectives inattendues.

La mosaïque ne cherche pas une impossible complétude : elle offre une infinité de combinaisons lumineuses, pleines de promesses.

Depuis, mes conversations matinales et nocturnes avec les images originales ont changé. Elles sont devenues plus légères, plus libres, plus fécondes d'imaginaire.

Mais je n'en dirai pas davantage. Je Vous laisse découvrir cette œuvre avec un regard neuf,
Vous laissant la liberté d'assembler Vos propres fragments de mosaïque et d'y trouver Votre
propre paix intérieure.

Urs Hammer

Art Roman Art
Dans la mosaïque s'abîmer

Raffaella Zenoni

Images de vie :

Image de vie – Canton d'Uri

Montagnes imposantes et abruptes, vallées étroites, un lac méditerranéen-écossais aux vastes perspectives. Ces perspectives émettent des ondes microcosmiques, éveillent, resserrent et protègent. Des rideaux imprégnés du foehn forment des souvenirs colorés intenses, inspirant, paralysant. Premiers modèles, thèses et antithèses marquent l'enfance en Uri.

Image de vie – Jeunesse

L'horizon est visible, mais inatteignable, les contours s'invitent, mais ne sont pas encore vécus. Les montagnes deviennent plus abruptes, les chemins plus longs. Des impulsions artistiques émergent timidement, cherchant un écho que les montagnes ne peuvent offrir. La route est tracée, mais la destination inconnue.

Image de vie – Distance

Le macrocosme européen s'ouvre à Paris, Londres, Rome, Bruxelles, Berne, Zurich, Berlin, Luxembourg, Francfort-sur-le-Main, Gaucín/Espagne et Zagreb.

Un espace pour une lumière intemporelle pénètre l'âme et l'esprit, les dépressions atlantiques ont un effet sur l'âme et le corps. Les œuvres du passé et du présent inspirent, renforcent et accompagnent les aspirations personnelles. Des amitiés naissent.

Image de vie – Présent

Expériences accumulées, idées spontanées et imaginaires indéfinis prennent forme. La richesse des couleurs et des formes s'ouvre et ébranle les émotions. L'interaction entre fantaisie, projets réalisés et non réalisés donne des ailes.

Image de vie – future

La peinture et la sculpture sont vivantes et laissent présager de nouveaux horizons, le monde intérieur de l'art figuratif est partout chez lui et toujours présent.

Biographie

Née et élevée à Altdorf (Uri), Raffaela Zenoni commence ses études en pédagogie-didactique avant d'entrer, en 1990, au service du ministère des Affaires étrangères. Son parcours la mène à travers les capitales et métropoles européennes : Paris, Londres et Rome (1990-2000).

De 2001 à 2024, elle séjourne à Bruxelles, Berne, Berlin, Luxembourg, Francfort-sur-le-Main, Gaucín (Espagne), ainsi qu'à Zagreb et Split.

Parallèlement, portée par un élan autodidacte, elle explore la peinture classique et abstraite. Au fil de ses études, qu'elle achève en 2008 avec un Master of Fine Arts, elle façonne son propre langage artistique. Ses expériences, mûries et accumulées, se transforment en une expression singulière, que l'on retrouve également dans ses sculptures.

Raffaela Zenoni est mariée et mère de deux fils.

Parcours artistique

- Échange d'expériences artistiques et promotion dans la peinture classique, moderne et postmoderne à Paris, Londres, Rome, Bruxelles, Berne
- Contribution à la conception de galeries et d'ateliers
- Coaching artistique avec Rudy Lanz, StudioHC, Berne
- Diplôme "Master of Fine Arts", StudioHC, Académie libre de musique, danse et art, Berne
- Expositions personnelles à Berne, Berlin, Bruxelles, Echternach/Luxembourg, Francfort-sur-le-Main, Gaucín, Luxembourg-ville, Split, Saint-Moritz, Stuttgart, Zagreb, Zurich
- Membre permanent du collectif artistique "ArtGaucín"

Dans la mosaïque s'abîmer

Prologue

La fenêtre dans la tête est restée ouverte toute la nuit, aucune des lattes du plancher n'a

grincé. Le rêve de la dernière obscurité a montré à Marie la clé de l'armoire de la sagesse, dans le grenier de sa tante. Une poignée de tesselles colorées l'y attendaient. Éveillées. Aujourd'hui, Marie les laisse dormir dans la mosaïque. Elle porte les pierres précieuses à la cuisine. Marie redresse la chaise renversée. Elle s'assoit à la table en bois et dessine des arabesques sur la surface. Comme hier, ou bien y a-t-il entre les deux ce que dit le calendrier, une année ? Quelle année ? Marie sourit et fronce légèrement le nez. La poussière. Le dos droit, elle se tient sur la chaise de tante Selva, les coudes à angle droit, les mains parcourent la surface devant elle en de grands cercles généreux. Des mouvements rythmiques l'emportent et forment signe après signe, qui demandent à être lus. Ce sont des heures de récits à la table de cuisine de tante Selva. Marie les libère de la poussière. Sur le rebord de la fenêtre brille l'ambre. Une odeur de rose flotte dans l'air. Selva a versé quelques gouttes d'eau de rose dans un plat de riz fumant qu'ils partagent maintenant à trois, comme un réconfort délicat. Marie, tout comme Amael, est profondément touchée par l'Écriture de la gratitude, si bien qu'elle demande avec une impatience lumineuse quand ils plongeront de nouveau. Selva esquisse un sourire discret. Elle songe au nombre de pages et d'histoires que pourrait contenir cette écriture, et combien de fois elle se retrouverait ainsi sous l'eau, aux côtés de ses deux compagnons. Cette question, elle la posera demain aux trois frères. Une esquisse d'organisation des prochaines plongées serait précieuse pour elle, et pour Marie. Amael, lui, est libre en tout. Il est le plus disponible des danseurs subaquatiques. Les trois mangent avec gratitude, portés par la chaleur douce d'un instant partagé, sans tumulte, pour une fois. Mais il y a autre chose.

Marie inspire profondément, puis expire, avant de se lancer dans le récit de sa journée au bureau, devant sa tante et le garçon doré. Ils l'écoutent avec une attention suspendue. Lorsqu'elle termine, un long silence s'installe, comme hors du temps. Selva observe Amael. Il est immobile, silencieux, mais baigné de cette lumière paisible qu'il projette doucement vers Marie. Selva garde cette image en elle, sans poser de questions. Tout ce qu'elle doit savoir, sa nièce le lui dira peu à peu dans les jours à venir. Elle en est certaine. Elle sent surtout à quel point Marie semble soulagée d'avoir pu partager l'histoire des six enfants adoptifs de Monsieur Leopold. Un regard vers l'horloge de la cuisine, et Marie se lève brusquement. Déjà enfilant son manteau et attrapant son sac, elle demande si elle peut tout laisser sur la table – assiette, verre. Selva et Amael échangent un regard, puis hochent la tête : oui, elle le peut.

Ils la rejoignent dans le vestibule. Mais ils expriment un souhait : celui de partager un café avec elle, le lendemain, au bistrot près du cabinet, le "Gare du Nord". Un café pour Selva, un chocolat chaud pour Amael, qui s'est récemment découvert un goût pour cette boisson, tout en s'autorisant à être davantage visible. Le bistrot ne lui est plus étranger. Il dit, avec ses mots à lui, avoir désormais un pied et demi sur cette terre – ce qui est déjà beaucoup, pour un morceau d'ambre.

On convient d'une heure précise pour cette rencontre du lendemain. Et avant de partir, Marie reçoit une étreinte de bonne nuit de la part de Selva et Amael. Quand elle est partie, Selva range la cuisine. Amael, quant à lui, s'est transformé, redevenu cette pierre chaude et lumineuse qu'il aime être, à sa place favorite. Il semble dormir. Après avoir terminé, Selva

écrit dans son cahier ligné. Tout s'écoule avec une aisance fluide. Les trois frères seront émus de voir comment tout évolue entre Marie, Amael et les six enfants qui entrent aujourd'hui dans le cahier. Selva, comblée par cette journée, se réjouit du rituel du soir. Fidèle au thème floral, l'eau du bain de ce soir embaume les pétales. Parler à son reflet dans une paix silencieuse lui fait du bien. Sans crainte de la nuit ni des songes, elle secoue ses oreillers et respire, presque en somnambule, le parfum de la lavande cachée sous l'un d'eux.

Soleil et encore ce regard vide, comme si le voisin n'était que de l'air pour elle, tandis qu'elle passe devant sa maison en direction du parc du château. Sur son banc habituel, elle attend brièvement une compagnie. Trois hommes au nez long lui appartiennent. À chaque rencontre, le même rituel : poignée de main, hochement de tête, paroles échangées. Tant de choses semblent s'être passées entre hier et aujourd'hui que le soleil est déjà bas lorsque Tante Selva quitte les hommes et repasse devant le voisin, son regard toujours absent.

Sur la table de la terrasse repose son carnet à lignes. Aujourd'hui, elle n'écrit sur aucune d'elles. Quelque chose dans les récits des hommes résiste aux mots. Une nuit de sommeil profond sera nécessaire pour cristalliser l'essence de la conversation.

L'un des trois hommes polarise trop. Habituellement, leur triangle formait un cercle, et il était aisé pour Selva de rejoindre le centre et de tout noter. Déjà lors de leur dernière rencontre sur le banc rouge, il s'était dessiné un déplacement des équilibres. Comme si la légèreté voulait s'éclipser du groupe.

Cela avait commencé par le changement des places. Selva, comme toujours, s'était assise au bord. Mais cette fois, c'est l'homme aux yeux bleus qui prit place à côté d'elle, non plus

celui aux yeux bruns qu'elle avait souvent regardé. L'homme aux yeux verts, lui, s'installa à l'extrémité du banc. Aucun d'eux ne commenta cet échange. Selva non plus ne dit rien.

En y repensant, elle regrette son silence. Le lendemain, il était trop tard. La nouvelle routine était installée. Elle scrute l'homme aux yeux bleus et découvre en lui un bouleversement de toutes ses certitudes.

Comment cela est-il possible ? Trois frères aux nez longs racontaient la mer, la montagne et la ville. Et voilà que la mer a gagné la montagne, la montagne a roulé dans la ville et la ville s'est noyée dans la mer. Tout cela pour un simple changement de position ? Étonnant. Réflexion nécessaire.

Qu'est-ce qui avait poussé les frères à réorganiser les forces ? Selva s'endort. À cinq heures du matin, le merle chante. Elle aime ce chant. Dans l'empreinte froissée de l'oreiller, elle reconnaît encore la trace du rêve de la nuit passée. Selva frappe l'oreiller, pour signifier au rêve qu'il peut partir.

Encore un rêve d'enfance, qui depuis des semaines l'accompagne à travers l'obscurité. Toujours, encore et encore.

Elle tente encore une fois et secoue l'oreiller avant de s'endormir. En vain. Le rêve s'insinue dans son sommeil et se répète avec obstination. Elle est assise, comme autrefois, sur le banc d'école, et le maître l'appelle pour faire une rime avec le mot "angoisse". Dans son rêve, Selva répond : "joue". Ses camarades, tous sans visage, s'exclament en chœur qu'elle a triché, que la rime ne fonctionne pas. Selva assure au professeur qu'elle n'a pas triché, que cela lui est venu tout seul et que "joue" rime parfaitement avec "angoisse". Mais rien n'y fait. Les camarades et le maître veulent une autre rime. Dans son rêve, Selva n'en trouve aucune. Cela dure depuis des semaines. Angoisse, joue. Le jour, elle y réfléchit et retient des mots comme poisse, noce, rosse, fosse, bosse. Elle a écrit une liste et l'a glissée sous son oreiller. Cela ne sert à rien. Le maître, les élèves n'en veulent rien savoir. Elle prend cela avec calme, car au moins elle sait d'avance ce qui l'attend dans son rêve. Elle a déjà songé que le maître pourrait changer de chemise, car elle lui semblait fanée après tant de nuits de port dans son rêve, et que les camarades seraient peut-être impressionnés par une rime totalement inattendue comme "cuisse" ou "sangsue". Mais non, toujours la même chemise et pas de grâce de la part des visages absents. Jusqu'à ce matin, tout restait inchangé – monotonie ou mantra. Amusée par elle-même et par ses vaines tentatives d'infléchir les spectres du passé, Selva se lève discrètement. Qui ne veut-elle pas réveiller ? Il n'y a pourtant qu'elle dans la maison, non ? La table de la cuisine l'attend. Selva sait. Hier soir, elle a ramené son cahier aux lignes noircies de la terrasse et l'a posé sur la table avec son stylo. Les pages auraient pu s'humidifier dans la fraîcheur nocturne, et de petits insectes auraient pu y grignoter, ignorants qu'il s'agit d'une nourriture indigeste. Avec un esprit plus clair que la veille, elle saisit son cahier. Clignant des yeux, elle regarde les lignes remplies et commence à lire. Quelque chose de nouveau avait été écrit, comme par enchantement. L'écriture ressemblait à la sienne, mais ressembler ne signifie pas être identique. Les événements étranges continuent. Qui avait donc transcrit la conversation d'hier soir avec les trois frères ? Ce n'était pas elle, puisqu'elle voulait d'abord dormir dessus avant de décider quoi noter. Aucun doute là-dessus. De plus, elle était occupée dans son rêve de rimes, comme chaque nuit. Et voilà que tout était rédigé, prêt à être imprimé. Selva n'a rien à ajouter. Elle peut lire clairement que l'arrivée d'un nouveau membre dans leur groupe sur le banc rouge était prévue. D'abord, elle avait cru mal comprendre. Ils seraient donc désormais cinq sur le banc lors de leurs discussions dans le parc du château. Pourquoi les frères avaient-ils changé de place ? Cela aussi était écrit dans le cahier.

Un accord interne entre les trois hommes avait précédé la nouvelle disposition des sièges. Ils voulaient ainsi obtenir une perspective légèrement différente sur tout. Selva, en pensée, acquiesça à cette intention. Changer d'angle de vue est une démarche et peut-être un pas vers plus d'objectivité, du moins cela peut en être une possibilité. Mais qu'en est-il de sa propre vision des choses ? Reste-t-elle inchangée ou suffit-il que ses interlocuteurs en aient une autre pour que la sienne se transforme ? Cela, elle le découvrira. Pour l'instant, elle voulait surtout comprendre la raison de l'arrivée d'un nouveau membre dans leur groupe. Surprise, elle lut qu'il s'agissait d'un petit garçon de quatre ans, placé sous la garde des trois frères, sans que les circonstances précises ne soient révélées. L'enfant portait un nom mélodieux : Amael. Son emplacement serait sur les genoux de Selva. Dans deux jours, il serait amené pour la première fois. Ainsi se terminait le texte dans le cahier. Selva le reposa ouvert sur la table de la cuisine. Entre-temps, elle avait pris froid. Pieds nus, elle avait marché directement du lit à la cuisine. Une boisson chaude et ses chaussons devaient remédier à cela. L'eau bouillait, prête à être versée sur la menthe fraîche dans la tasse, dont elle savourerait ensuite l'arôme. Quelle heure précieuse ! Les pieds réchauffés, elle pensa à son programme du jour, à sa mission. L'après-midi, Marie viendrait la voir. Sa nièce traversait une période intense et difficile. Selva l'avait ressenti lors de leur dernière rencontre, il y a quelques jours, ici même, à cette table de cuisine. Presque tout le rire et l'éclat des yeux de Marie avaient disparu. Cela avait troublé Selva. Marie pouvait bien faire semblant, Selva, qui la connaissait depuis sa naissance, voyait clair en elle. Elles avaient un lien étroit. Quand la lumière des yeux de Marie faiblissait, Selva était en alerte. Discrètement, elle ne posa pas de questions. Avec l'expérience, elle savait qu'il valait mieux lui laisser le temps de comprendre elle-même ce qu'elle voulait dire et si elle voulait parler. Ce respect, cette délicatesse dont elle faisait preuve envers Marie l'aidait depuis toujours à traverser les épreuves de la vie. Marie avait grandi auprès de Selva, après que ses parents biologiques eurent péri dans un accident de voiture. Ce jour-là, Marie attendait en vain à la maternelle que ses parents viennent la chercher. Une femme des services sociaux était venue à leur place. Dans le souvenir de Marie, cette femme était une ombre bleue, sans visage, presque comme les camarades de classe sans traits distincts dans les rêves de Selva. Selva, en tant que plus proche parente, avait été immédiatement informée et avait pu aller chercher Marie au foyer pour enfants le soir même. Ainsi, leur vie s'était entrelacée d'une manière qu'elles n'auraient jamais imaginée – du moins, selon Selva. Marie était-elle trop jeune pour le percevoir ainsi ? Pas nécessairement. Les enfants sentent profondément ces fils invisibles qui tissent le tissu de l'existence. Ils n'ont peut-être pas les mots des adultes, mais souvent, ils expriment leur ressenti par la musique, la danse ou le dessin. Les enfants plongés dans une tristesse profonde se retirent aussi dans une capsule de silence, et aucun psychologue, si compétent et bienveillant soit-il, ne peut en ouvrir la porte. La clé est toujours à l'intérieur. Pour Marie, ce furent ses dessins qui informèrent Selva sur l'état de la fillette, sur son âme et son esprit. Peu après l'accident de ses parents, Marie dessina la mer – encore et encore, la mer. Des heures entières, elle s'immergea dans l'azur profond

de l'océan. Son océan n'avait ni surface ni horizon. La perspective de Marie était celle des poissons et des créatures marines : elle était dans l'eau, elle en faisait partie. Dans ses dessins, elle croisait des pieuvres aux tentacules immenses et nageait avec elles sans peur, les adoptant comme ses amies.

Elle se représentait elle-même nageant, habillée d'une jupe jaune, de chaussures rouges et d'un foulard coloré autour du cou, ses cheveux bouclés flottant dans toutes les directions. C'était ainsi qu'elle était vêtue le jour du drame. Sur d'autres dessins, elle semblait percevoir un danger, peignant ses yeux et sa bouche grand ouverts, comme si elle voulait crier à l'aide, mais sans y parvenir – l'eau étouffant tout cri. Pendant près d'un an, elle ne produisit que de telles œuvres, jusqu'au jour où une transformation apparut dans sa composition : un regard vers la surface se dessina. Un petit bateau vert passait au-dessus d'elle, et Marie se représenta les bras tendus vers lui. Un adieu au monde sous-marin. Marie regagna la terre. Selva se souvient parfaitement de ce jour. Comment aurait-elle pu l'oublier ? Toutes les larmes du deuil de Marie avaient été recueillies dans ses peintures océanes. Personne ne l'avait jamais vue pleurer.

Puis, le jour du changement vint : Marie marcha sur des prairies verdoyantes, rencontra un perroquet aux couleurs éclatantes, le soleil, une ville aux mille maisons et d'autres enfants. Mais il n'y avait pas de voitures.

Plongée dans ses pensées, oubliant le temps, Selva est toujours assise en pantoufles et chemise de nuit sur sa chaise en bois, près de la table de la cuisine. Le souvenir des dessins de Marie l'émeut aujourd'hui profondément. Bientôt, un autre enfant viendra s'asseoir sur ses genoux – c'est ce qui est écrit dans le carnet. Amael. Quel destin ce garçon porte-t-il ? Elle l'ignore encore. Les trois frères ont leur propre façon de gérer les informations. Elle s'y est habituée et exerce sa patience. Elle ne pose pas de questions. Et si elle est honnête avec elle-même, elle n'en pose plus à la vie depuis longtemps. La vie est un cadeau – et un cadeau, on ne le questionne pas. On l'accepte avec gratitude.

Le jour s'annonce à nouveau ensoleillé. À travers la fenêtre, les rayons lumineux du soleil caressent Selva. Il est temps de s'habiller. Le matin, en cette saison, l'air reste encore frais, mais en journée, lorsque le soleil brille comme aujourd'hui, la douceur revient et enveloppe le monde. Elle mettra sa robe de laine noire, avec le liseré rouge autour du col. Marie l'aime sur elle. Et puis, elle est si simple, si joliment tricotée, qu'elle tombe en vagues douces autour de son corps. Elle danse avec elle. Elle vibre au rythme silencieux de la musique du quotidien. Selva le sent, en sortant de sa douche chaude, dans un voile de violette nostalgique qu'elle a vaporisé dans l'air depuis un flacon de cristal. La vapeur a embué le miroir de la salle de bain. Elle le nettoie d'un geste rapide et se découvre en riant, les dents blanches et éclatantes. Cela ira. Mais son reflet est particulier. Il est en noir et blanc. Selva le réalise sans trouble. Elle commence à parler à son double, comme à un enfant. "N'aie pas peur," dit-elle au miroir. "Aujourd'hui est un jour rouge, et je suis désolée d'avoir oublié de te le dire plus tôt. Je comprends bien que cette omission t'ait laissé en noir et blanc." Mais maintenant, tout est rentré dans l'ordre, et tout est redevenu rouge. Les paupières fermées, les paupières ouvertes. Tante Selva apparaît, avec ses cheveux roux flamboyants, ses lèvres rouges et son teint éclatant. Belle. L'instant est scellé avec une énergie nouvelle et prometteuse.

Fraîche de violette, elle monte les marches étroites du grenier. Les dessins d'enfant de Marie l'appellent. Là, contre l'armoire dont la clé a mystérieusement disparu un jour, repose un carton. Marie et une amie jouaient alors sous les combles, drapées de chapeaux et de robes d'un autre temps, chaussées de talons et armées d'un parapluie. Dans ces jeux de métamorphoses, la clé du cabinet de la sagesse s'est perdue, dans l'attente d'un futur plus mûr pour ses secrets. Invisible, elle sommeille, patiente et silencieuse. Un jour, bien plus tard, Marie la retrouvera.

Le carton livre ses trésors. Les dessins de Marie ont les coins pliés. Mal rangés, trop grands pour la boîte. Avec une infinie douceur, Selva effleure l'âme de l'enfant sur le papier. Toute la collection reprend son récit. Alors, Selva décide de l'emmener à la cuisine et d'écouter les feuilles colorées. Quelques heures encore avant que Marie ne sonne. Si cela semble juste, elle lui montrera les œuvres cet après-midi. Mais est-ce une bonne idée de lui révéler ces images du passé ? Selva hésite. De nouveau, dans la cuisine, la pile trouve sa place provisoire, bien qu'elle repose sur la table. Les dessins se cachent sous le carnet de lin qui s'étale là. Les trois frères veilleront sur eux, décide Selva. La connaissance de la mer, de la ville et de la montagne donnera le signe, un jour, si et quand le carnet pourra libérer la vue sur l'enfance de Marie. Un regard glisse vers l'horloge de la cuisine. C'est l'heure du gâteau aux pommes. L'un des rituels chéris entre Marie et Selva commence avec sept pommes sorties du réfrigérateur. Selva les lave, les épluche, les caresse du bout des doigts. Elle les avait choisies une à une, humées chez le marchand de fruits, transportée par leur parfum vers le cœur même du fruit. Était-il sain et destiné à elle ? Elle le sentait.

Enfant, Marie accompagnait souvent Selva pour ces achats et voulait comprendre. "Comment sais-tu qu'une pomme est saine en son cœur?" demandait-elle. Sa tante lui répondait toujours d'une manière qui faisait sens. "Une pomme est saine quand son parfum t'accueille, mélange de soleil, d'eau pure et de racines profondes d'un arbre qui veut te nourrir et te protéger. Une pomme est saine quand le vent, de toutes directions, a traversé son feuillage avant qu'un ami de l'arbre ne vienne, à l'automne, cueillir les enfants devenus grands et lourds, et les dépose avec douceur dans son panier tressé."

Marie, avec son intelligence d'enfant, comprenait. Chaque fois qu'elle partait seule en course, elle trouvait les bonnes pommes. Puis Selva les déposait en morceaux sur la pâte, les recouvrait d'un mélange d'œufs, de sucre et de crème – et de l'ingrédient essentiel de tout gâteau: l'amour. Bientôt, la cuisine se remplissait du parfum du bonheur. Selva saupoudrait un peu de cannelle sur le gâteau chaud. Marie sonnait à la porte.

Une étreinte, un rire éclatant. Mais il reste une ombre dans le regard de Marie. Elle déplie un journal qu'elle a apporté. Une annonce funéraire, marquée en jaune. Son employeur est décédé. Un homme si aimable. Marie n'avait jamais prononcé un seul mot négatif à son sujet, en toutes ces années où elle avait travaillé dans l'étude spécialisée dans les successions sans héritiers, sans testament. Une étude qui veille sur les maisons des disparus, sur leurs appartements, et sur tout ce qu'ils laissent derrière eux.

Les mandats en question sont délivrés par l'administration municipale. Pour les grandes fortunes, la transformation en fondation est par exemple ordonnée, dont les revenus sont dédiés à des causes charitables. Selva n'a jamais vraiment compris ce que contenait exactement le travail de Marie. Remplir un récipient de bonté qu'on distribue ensuite. Un beau métier. Marie travaillait avec des choses qui semblaient n'appartenir à personne, mais qu'il fallait ramener à un foyer. C'est ainsi que Selva l'expliquait quand on lui demandait ce que faisait sa nièce. Déjà cette question la troublait. Son voisin en faisait partie – de ceux qui posent ces questions. Il était un voisin avec lequel la relation pouvait être améliorée, c'est certain. Selva se rappelait qu'elle aussi devait faire un pas dans ce sens. Ses cheveux roux s'élançaient parfois vers lui sans raison, accompagnés de regards vides et énigmatiques. Elle en était consciente. Que fait-on dans la vie ? Une question trop directe. Jamais elle n'avait demandé cela à quiconque, à nu, sans retenue. Où mène une telle question ? Quelle vie l'interrogeant vise-t-il ?

Cela toucha aussi Selva, cette loyauté, cette tendresse que Marie éprouvait pour son supérieur, Monsieur Leopold, aujourd'hui défunt. Il avait cette noblesse tranquille, cette lumière apaisante qui l'accompagnait partout. Il n'y a pas de mot plus juste pour décrire son aura. Les dieux l'avaient fait briller pour ceux qui traversent la nuit seuls ou longent de hauts murs vers un jardin plein de fruits doux. Il portait un tissu raffiné de Biella, des chaussures classiques faites à la main, et un chapeau Fedora de chez Borsalino. Avec lui, l'odeur des dattes et du vent du désert. Il emportait tous dans un voyage vers le soleil, la lune et les étoiles. Monsieur Leopold faisait confiance à Marie, la respectait. Selva l'avait constaté lors d'une visite au bureau, il y a un an. La maladie était venue il y a quelques mois et s'était montrée plus forte que lui, plus forte que sa volonté de coexister avec elle. Elle voulait l'avoir tout entier. Certaines maladies n'arrivent que pour rester, sans laisser partir. Selva prit Marie dans ses bras et la laissa pleurer. La bonté, vêtue de laine noire à col rouge, et une tarte aux pommes pour consoler.

Marie annonça à sa tante que Monsieur Leopold n'avait pas de famille, et qu'il était devenu un dossier pour son propre cabinet – avec cette exception : il avait rédigé un testament. Une copie de l'écrit avait été envoyée par la poste à Marie. Elle la sort de son sac et la montre à Selva. L'original, ajoute-t-elle, repose dans le coffre du cabinet, déposé par son collègue. Monsieur Leopold laissait, comme toujours, peu de place au hasard. L'enveloppe sortie du sac de Marie était encore scellée. *Encore un morceau de tarte aux pommes*, pense Selva. Marie acquiesce. Et dans ce moment suspendu avec le gâteau, un profond silence règne dans la cuisine. L'enveloppe repose tout près des dessins d'enfants. Les yeux de Marie glissent entre les deux objets. Une étrange magie semble émaner de la pile, là où son ancien carnet de dessins repose sous un cahier inconnu. Ce ne sera pas pour aujourd'hui. L'affaire de la mort de Monsieur Leopold et la lettre qui lui est adressée ont priorité. Elle doit ouvrir l'enveloppe avec sa tante. Selva va chercher un ouvre-lettres dans la

pièce voisine. D'un geste précis, Marie ouvre l'enveloppe. Une inspiration profonde accompagne le mouvement. Une autre, plus grave encore, alors qu'elle extrait le document. «Lis-le, s'il te plaît», dit-elle à Selva. Marie reste assise, immobile. Les larmes reviennent, ruisselant librement sur ses joues alors que Selva lit les mots d'une voix calme. Monsieur Leopold lègue à Marie l'ensemble de son héritage. Le cabinet, la villa au bord du lac, tout est pour elle. La clé est jointe. Et à la fin, cette phrase : «*Marie, dors bien dans la mosaïque.*»

Amael

Il est assis sur les genoux de Selva. Les trois frères l'ont amené, comme ils l'avaient annoncé deux jours plus tôt. Ses cheveux sont sombres et embaument la résine et le miel. Un ambre. Un doux et chaleureux mélange atteint les narines de Selva. L'enfant réchauffe aussitôt son cœur. Elle peine à sentir son poids. Il semble sans gravité, silencieux, observateur – et pourtant si présent. Une présence forte, cela était évident dès la première seconde. Les trois frères paraissaient encore plus mystérieux en sa compagnie.

Selva caresse doucement la tête d'Amael. Il incline la tête. Comme les frères. Aujourd'hui, ils murmurent plus longtemps que d'habitude dans leur langue, avant que le frère aux yeux bleus ne s'adresse à Selva dans des mots qu'elle comprend. Ils ont trouvé Amael lorsque la cité s'est enfoncée sous la mer. L'enfant y avait dormi très longtemps, avant de s'éveiller enfin. Ils l'ont pris avec eux, l'ont élevé, jusqu'à ce qu'il leur parle pour la première fois, il y a deux jours, pour dire qu'il devait maintenant partir, marcher jusqu'au commencement du monde, afin de raconter à tous la cité engloutie.

Les trois frères se sont demandé où pouvait bien se trouver ce commencement du monde pour Amael. Évidemment, ils se sont accordés : c'est le banc rouge, auprès de tante Selva. C'est là que commence le monde – pour qu'il soit en sûreté, pour qu'il puisse partir.

Un souffle de vent surgit du désert, joueur. Le visage d'Amael se tourne vers celui de Selva. Des yeux saupoudrés d'or cherchent les siens – et les trouvent. Quatre années se regardent. C'est ainsi que Selva le ressent. Dans les yeux de l'enfant, elle voit tout – les quatre dernières années, et les millions avant. En un seul regard. Amael lui fait confiance, entièrement. Les trois frères, eux aussi, sont touchés par cette évidence. Ils avaient raison : c'est ici, auprès de Selva, que le monde commence.

Peut-elle le prendre avec elle ?, demandent-ils enfin. Le vent revient, plus fort maintenant. Les cheveux d'Amael s'envolent, la robe de Selva et les manteaux des frères frémissent.

Le parc du château est ouvert au public, et aujourd'hui il est bien fréquenté. Un groupe de touristes approche du banc rouge. Attirés par la silhouette étrange des trois frères – leurs longs nez, leurs habits singuliers – ils s'arrêtent, veulent prendre des photos.

Amael s'en rend compte et les chasse, farouchement.

Pourquoi fais-tu cela ?, demande Selva. Ces gens ne sont pas dangereux, ils ne veulent aucun mal. Elle le sait. Il n'a pas besoin de les faire fuir. Ils désirent seulement emporter un souvenir, afin de rendre leurs récits plus vivants pour ceux qui sont restés.

Quelle absurdité, répond Amael. Ces humains se placent au-dessus du moment.

Selva n'y avait jamais pensé ainsi. Pour Amael, lorsqu'on prend une photo, le moment est trahi, voire menacé. Il disparaît dans ces petits appareils, est figé, enfermé. Foudroyé.

Tué.

Tendrement, elle lui sourit. Et commence à lui raconter l'histoire du moment. Il appartient à

tous de la même manière, c'est-à-dire à personne. Il est toujours là, et jamais. Il est libre de toute forme – et de toute contrainte temporelle. Il est l'ami des pensées. Il est un lien d'air et de lumière. Il est la vallée et la montagne. Il est le rire et son mystère. Il est la santé et la découverte du chemin vers l'âme. Il est une rose, un cadeau. Aucune de ces explications ne convainc vraiment Amael. Il saute des genoux de Selva et court en gesticulant vers le groupe de touristes. Les trois frères éclatent de rire. Celui aux yeux verts se lève aussi du banc, veut rattraper l'enfant et fournir une explication aux touristes effrayés. Amael écoute comment le frère s'y prend. Bienveillance de tous. Main dans la main, ils retournent au banc. Amael sur les genoux de Selva à nouveau. Quelques aspects pratiques doivent encore être réglés avant que Selva puisse rentrer chez elle, avec le parfum de résine et de miel. Deux heures plus tard, elles passent devant la maison voisine – le regard vide, aujourd'hui, s'oublie. Elle ne passe pas par la véranda mais entre par l'entrée principale. Résine et miel pénètrent aussi par la porte, l'ambre dans sa main, tiède.

Marie appelle. L'ouverture du testament aura lieu demain, à neuf heures, au cabinet. Selva peut-elle être présente ? Elle dit oui. Ce jour-là, il lui reste à remplir le cahier ligné avec le récit du parc, à ordonner ses pensées, à préparer un dîner pour le partager avec l'invité invisible. Comme toujours maintenant. Le sommeil la trouve plus tard – cette fois, sans rêves.

Le soutien et la présence de sa tante sont d'une grande importance pour Marie, le lendemain matin. Un ruban noir a été apposé sur la porte du cabinet. Les collègues l'ont voulu ainsi. Cela doit signaler aux clients le changement survenu. Dans le bureau du défunt Monsieur Leopold, tout est resté comme avant. Personne n'a osé toucher à quoi que ce soit. Même la lampe du bureau est encore allumée. Qui devrait l'éteindre ? Ainsi, elle brûle encore. Chaque fois que l'ampoule rendait l'âme, quelqu'un savait, comme par magie, la remplacer sans être vu. Toute l'équipe du cabinet est réunie dans la grande salle de réunion. Selva s'est installée dans la salle d'attente. Pour Marie, il était simplement essentiel de savoir sa tante tout près.

La collègue la plus ancienne a été chargée de lire le testament. Elle doit s'éclaircir la voix à plusieurs reprises. La chaise vide de Monsieur Leopold est trop inhabituelle. Marie connaît déjà le contenu du testament, mais cela ne rend pas les choses plus faciles – bien au contraire. Cette nuit-là, elle n'a pas bien dormi. Elle a souvent essayé d'imaginer comment ce serait aujourd'hui, quand les autres découvriraient que c'est elle – Marie – qui hérite du cabinet, de la villa au bord du lac et de tout ce que possédait Monsieur Leopold. Les collègues comprendraient-ils pourquoi ? L'aideraient-ils, comme toujours, à accomplir les tâches – même dans cette affaire si personnelle ? Immobile, Marie est assise sur la chaise près de la longue table, et les mots lus lui parviennent comme à travers du coton. Tous les regards sont posés sur elle. La lecture est terminée. Ce que Marie ne pouvait pas savoir : les collègues avaient été informés du contenu du document avant la mort de Monsieur Leopold. Chacun avait été convié par lui, et il avait expliqué tout en personne, guidant chaque chose avec clairvoyance et sagesse dans la bonne direction. Jamais il n'aurait voulu que quelqu'un ne comprenne pas ses actes ou ne soit pas d'accord avec eux. Juste